

A woman with dark hair styled in a Regency fashion stands in a grand, dimly lit hall. She is wearing a long, flowing red dress with a white lace bodice and a white sash. She is also wearing long white gloves. The background features a large staircase and warm, glowing lights from windows and sconces.

Minuit
à Pemberley
avec M. Darcy

ESTELLE BANA

Minuit à Pemberley avec M. Darcy

Orgueil et Pemberley 4

Estelle Bana

OceanofPDF.com

© Estelle Bana, Minuit à Pemberley avec M. Darcy,
2023

© Cover Art Illustration by The Midnight Muse,
2023

Tous droits réservés, y compris droits de
reproduction totale ou partielle, sous toutes ses
formes.

Première édition : 24 février 2023.

OceanofPDF.com

Un Prequel gratuit, ça vous tente ? ;)

Enfermée dans la verrière avec M. Darcy est le prequel d'*Orgueil et Pemberley*. Pour l'obtenir gratuitement, rien de plus simple : cliquez [ICI](#). Vous recevrez le fichier directement dans votre boîte mail.

Pour être sûre de pouvoir le lire, abonnez-vous dès maintenant à ma newsletter !

OceanofPDF.com

En vain a-t-il lutté...

Épisode 4 : Elizabeth affronte M. Darcy dans une joute verbale mémorable.

Elizabeth a fait une découverte qui remet en cause les fondements mêmes de sa relation avec son époux. Depuis, elle ne décolère pas. Aussi, elle entend bien obtenir une explication de la part de Fitzwilliam. Il a beau être minuit à Pemberley, il n'y réchappera pas.

De son côté, M. Darcy, plus arrogant que jamais, croit savoir comment s'y prendre avec Elizabeth. Se pourrait-il qu'il ait raison ? Découvrez-le dans l'épisode 4 de cette suite *d'Orgueil et Préjugés* !

Présentation d'*Orgueil et Pemberley*, une suite d'*Orgueil et Préjugés* en 6 épisodes :

À Hunsford, Elizabeth Bennet a refusé sa demande en mariage insultante. L'odieux M. Darcy était bien trop arrogant pour qu'elle accepte de devenir son épouse !

Mais maintenant qu'elle est amoureuse de lui, impossible de se refuser à lui. De toute évidence, il n'est plus le William froid d'Hunsford. Elle en est persuadée – même si, dans le secret de son cœur, elle s'interroge : pourrait-il le redevenir ? Quand les événements conspireront une nouvelle fois à les séparer, choisira-t-il l'orgueil plutôt que l'amour ?

Découvrez la nouvelle vie mouvementée d'Elizabeth Bennet Darcy à Pemberley...

Table des matières

[1. Retour à Pemberley](#)

[2. Son indocile épouse](#)

[3. Un paradis dangereux](#)

[4. Mise à l'épreuve](#)

[5. Discussion entre sœurs](#)

[6. La vengeance de M. Wickham](#)

[7. La confrontation](#)

[8. Querelle à Pemberley](#)

[9. Un nouvel espoir ?](#)

[Extrait de l'épisode 5 : Au Belvédère avec M. Darcy](#)

[Le mot de la fin sur Minuit à Pemberley](#)

[Chers fans d'Orgueil et Préjugés](#)

[À propos de l'auteure](#)

[Estelle Bana ? Je connais pas. C'est qui ?!](#)

[Ne partez pas sans votre Prequel gratuit ! ;\)](#)

[Autres Romances d'Estelle Bana](#)

[Enfermée dans la verrière avec M. Darcy](#)

[OceanofPDF.com](#)

1. Retour à Pemberley

Il était minuit et Elizabeth était irritée.

William le sut avant même d'entrer dans les appartements de sa femme. Elle était aussi absolument délectable, allongée sur un côté du grand lit. Sa chemise de nuit blanche était remontée sur ses jambes fines et ses cheveux relâchés répandus sur l'oreiller.

Lui qui était connu pour son ironie mordante et ses réparties cinglantes en resta sans voix. Il y avait quelque chose de magnifique dans l'abandon total du corps de sa jeune épouse, ainsi que dans la confiance aveugle qu'elle lui avait témoignée en l'acceptant comme mari.

Le sang se mit à battre dans ses veines : il détestait l'imaginer loin de lui et tout l'après-midi il avait dû supporter d'être séparé d'elle.

En tant que maître de Pemberley, il lui revenait de régler certains problèmes liés au domaine. Même le lendemain de ses noces. Comble de malchance, son régisseur avait eu besoin de lui au moment où il profitait de la présence lumineuse d'Elizabeth à Cavendish Hall.

Il avait dû la quitter en hâte et n'avait pas pu rentrer à temps pour dîner en sa compagnie.

Et maintenant, elle lui en voulait.

Elle le lui avait signifié en choisissant de se retirer dans ses appartements et non dans les siens pour la nuit.

Mon épouse effrontée ! pensa-t-il avec un attendrissement proche de l'adoration.

Avant de monter à l'étage, il avait demandé à Mme Reynolds comment la jeune femme avait occupé son temps en son absence. Son long rapport avait été écouté avec la plus grande attention. Balayé par une vague d'affection, il s'assit au bord du lit et caressa la joue de la belle endormie. Un sourire à la fois arrogant et incrédule collé aux lèvres, il se pencha pour l'embrasser.

2. Son indocile épouse

Quand Elizabeth ouvrit les paupières, la silhouette imposante de son mari était penchée sur elle. Ses lèvres pleines se trouvaient à quelques centimètres des siennes.

— Vous êtes un homme fourbe, M. Darcy, lui reprocha-t-elle. Vous m’embrassez dans des endroits illicites.

William avait baissé le col rond de sa chemise de nuit et posé sa bouche entrouverte contre la courbe de son épaule nue.

Des picotements de bien-être la parcoururent jusqu’aux orteils. De plus, il sentait la menthe, comme lors de leur nuit de noces – ce qui la troubla. C’était une odeur qu’elle trouvait très agréable.

— Illicites ?

Il rapprocha son visage du sien.

— Pas encore, nuança-t-il. Mais la soirée ne fait que commencer.

Il la gratifia d’un lent sourire ravageur.

— Vous êtes de bien bonne humeur, ce soir ! le réprimanda-t-elle.

Elle se redressa sur son séant pour mieux le dévisager dans la pénombre.

— Je vous ai rarement vu aussi joyeux, s’étonna-t-elle.

Malgré l’heure tardive – l’horloge indiquait plus de minuit – il était vêtu très élégamment. Mais la sévérité de sa mise contrastait avec l’indulgence qui luisait dans son regard.

— Vous m’avez manqué, avoua-t-il en haussant les épaules.

— Moi ? s’étonna-t-elle en le regardant allumer une bougie.

Le doute dans sa voix sembla le consterner.

— Qui d’autre ? Vous avez une petite mine. Vous n’êtes pas malade, au moins ?

— Du tout.

Elle détourna le visage. Elle ne voulait surtout pas qu'il sache à quel point elle était malheureuse et la lumière de la bougie devait rendre son émotion évidente.

La vérité était qu'elle avait passé une très mauvaise soirée.

Elle n'avait pas cessé de penser aux maisons de séparation !

Swan House était-elle vraiment l'une d'entre elles ?

C'est ce que Georgie lui avait affirmé dans les jardins de Cavendish Hall. Georgiana tenait cette information de Clarisse Christobald, une cousine détestable de la famille Darcy. Lors de la réception du mariage, cette dernière s'était même targuée de voir là la preuve du peu d'amour que William ressentait pour Elizabeth.

Car une maison de séparation ne servait qu'à une seule chose : permettre à deux époux mal assortis de vivre le plus loin possible l'un de l'autre.

Par contrat de mariage, Swan House appartenait dorénavant à Elizabeth. Par conséquent, elle avait toutes les raisons du monde d'être ébranlée. Pourquoi William lui avait-il fait un tel présent ? Pour se débarrasser d'elle à la première occasion ? Comptait-elle si peu pour lui ?

Si tel était le cas, leur union était vouée à l'échec.

— Je ne veux plus jamais que vous renvoyiez la voiture, lui commanda-t-il.

Il faisait là référence à l'orage qui l'avait surprise près des grilles de Pemberley et qui l'avait trempée de la tête aux pieds dans la matinée. Bien entendu, cette mésaventure ne lui serait jamais arrivée si elle n'avait pas congédié la calèche qui devait la ramener de Lambton jusqu'au manoir. Mais elle ne regrettait aucunement son incartade.

— Promettez-le-moi, exigea-t-il en la scrutant intensément.

Son insistance la fit sortir de ses gonds.

— Jamais je ne m'y engagerai. Je ferai comme bon me semble. Comme je l'ai toujours fait, par ailleurs.

Pour bien lui signifier sa mauvaise humeur, elle lui tourna le dos. Couchée sur le flanc, elle ajouta :

— Quant aux arbres de Pemberley, dès le lever du jour, je grimperai tout en haut de la cime la plus haute. Sachez que je n’y prendrai pas le moins plaisir... à part celui de vous irriter.

Tel serait son châtiment pour la remarque injuste qu’il lui avait faite le lendemain de ses noces !

Tout à coup, William la saisit par le bras et la retourna.

— William ! le tança-t-elle.

De la main, il s’était mis à caresser sa cuisse découverte. Elle tenta de rabattre la chemise de nuit sur ses jambes, mais il s’y opposa.

— Dans ce cas, dit-il en remontant la main toujours plus haut, tous les arbres de Pemberley seront coupés dès demain – pour votre propre sécurité, Mme Darcy.

— Vous n’oseriez pas.

— Oh, non ? Je vais vous apprendre à mettre en danger ce que j’ai de plus cher au monde – vous.

Son timbre rauque la fit vibrer toute entière. Mais il subsistait toujours un doute dans son esprit : disait-il vrai ?

— Le suis-je vraiment ? Ce que vous avez de plus cher au monde ?

Il lui répondit par un grognement d’incompréhension.

— Vous êtes impossible. Dès l’aube, je mettrai un domestique au pied de chaque arbre. De cette façon, vous saisirez une bonne fois pour toutes ce que vous représentez pour moi.

Bien que passionnée, sa tirade l’offensa.

— Moi, impossible ?

Au comble de la colère, elle éclata :

— Vous ne m’avez même pas appelée « soleil de ma vie » devant Georgie !

Elle regretta immédiatement de lui avoir adressé ce reproche puéril.

Cela lui ressemblait si peu !

D'un autre côté, William s'était engagé à faire usage de ce surnom, y compris en présence de sa jeune sœur. Il avait donc failli à sa promesse.

Que n'avait-elle pas dit, malgré tout !

Il suintait la bonne humeur alors qu'elle-même, blessée dans son orgueil, bouillait de mécontentement.

Sans prévenir, il fondit sur elle et s'empara de ses lèvres.

— Réveillons Georgie, suggéra-t-il joyeusement au terme de ce baiser fiévreux. Vous aurez le plaisir de m'entendre vous appeler « soleil de ma vie » plusieurs fois devant elle. Il vous suffit de demander.

— Non, je ne le souhaite pas.

La ferveur passionnée qu'il avait mise pour l'embrasser ne changeait rien à l'affaire.

— Laissons votre petite sœur dormir. Je n'ai rien à lui reprocher – voyez-vous.

Il pencha la tête sur le côté.

— Ah, est-ce à dire que vous avez quelque chose à me reprocher ? Je ne m'en étais pas rendu compte. Je me demande bien ce que cela peut être...

Il jouait avec elle !

— Vous ne grimpez plus jamais aux arbres, par ailleurs, souffla-t-il tout contre sa peau.

La main qu'il passa sur l'arrondi de sa poitrine lui donna la chair de poule. Une vague d'excitation lui souleva le ventre, mais elle s'accrocha à sa colère :

— Si, je le ferai !

— Racontez-moi comment s'est déroulée votre soirée, soupira-t-il.

Il la dévisagea d'un air mi-amusé, mi-contrarié.

— Avez-vous effrayé ma petite sœur avec votre mauvaise humeur ?

— Vous m'insultez, monsieur !

Croyait-il vraiment qu'elle aurait pu s'en prendre à Georgiana ?

— Non. Accordez-moi le droit de vous embrasser ici, la cajola-t-il.

Il la captura encore une fois dans ses bras.

— Juste une fois, insista-t-il.

Il haletait tout autant qu'elle, ce qu'elle trouva grisant.

— Laissez-vous aller. Oui, comme cela... C'est bien.

Malgré sa fureur, elle ne fit rien pour l'empêcher de poser la bouche sur le fin tissu qui recouvrait son sein. Pour la récompenser, il continua à l'abreuver de baisers lents sur tout le pourtour de son décolleté.

— Georgie a tenté de m'apprendre un charmant morceau au piano. Un reel.

Quand il releva la tête, une foule de sensations agréables percutèrent le corps d'Elizabeth. Tout lui plaisait chez son mari : ses bras, sa douceur, l'admiration qu'elle lut dans ses yeux rivés sur elle.

— Un reel ?

Il prononça ce mot comme s'il était particulièrement plaisant à son oreille.

— Cela me rappelle Netherfield... et votre impudence avec moi.

Le petit sourire comblé dont il la gratifia la laissa pantoise.

Oui, elle avait refusé de danser avec lui sur cet air traditionnel écossais lors de son séjour à Netherfield Park, quand Jane était tombée malade, mais cela n'expliquait en rien son regard émerveillé.

Cela n'avait aucun sens.

Peut-être aimait-il qu'elle lui tienne tête – cela éclaircirait le choix qu'il avait fait de l'épouser. Mais il considérait aussi qu'il y avait certaines limites à ne pas dépasser – auquel cas, elle serait envoyée à Swan House.

— Georgie souhaite que vous dansiez avec chacune de nous à tour de rôle, lors de nos soirées ensemble. Mais je ne suis pas certaine de vous accorder la moindre danse, le prévint-elle. Pas dans l'état d'esprit dans lequel je me trouve.

— Cela va sans dire.

Il esqua une moue amusée. Pourquoi ne la prenait-il pas au sérieux ?

— Vous êtes très irritant, ce soir, déplora-t-elle.

— Sans aucun doute, dit-il en caressant ses longs cheveux détachés de la main.

Elle aimait qu'il la touche, mais elle détestait la façon dont il la traitait. Il était tellement agaçant !

Devinant son humeur, il soupira.

— Si vous me disiez ce qui vous irrite, plutôt ? Cela nous permettrait d'avancer. Je promets de me montrer compréhensif avec vous.

— Compréhensif ?

Voilà bien une chose que M. Darcy ne condescendrait jamais à être.

— Je compte bien vous prendre au mot, jura-t-elle, le regard triste.

Elle songeait à Swan House, évidemment.

— Faites-le donc, l'encouragea-t-il.

Au lieu d'attendre sa réponse, il passa le gras du pouce le long de sa joue, puis sur ses lèvres, provoquant en elle de longs frissons indécents.

Résolue à ne pas céder, elle l'interrogea encore :

— Vous m'avez dit un jour que vous connaissiez six jeunes ladies accomplies. Je désire apprendre leurs noms. Maintenant !

Ses épaules s'affaissèrent : *pourquoi n'avait-elle pas évoqué Swan House...* ?

Elle s'en voulait d'autant plus qu'un éclair d'amusement traversa le regard de William.

— Vous êtes charmante quand vous êtes jalouse.

— Je ne suis pas jalouse.

Malgré son éclat, il la souleva pour qu'elle se retrouve à califourchon sur lui. Pour ne pas perdre l'équilibre, elle dut s'agripper à deux mains à son cou.

— Moi je le suis, avoua-t-il, tout contre sa bouche. Quand Sutton vous a prise pour une « Miss Darcy », je n'ai pas du tout apprécié.

— Vraiment ? Personne ne s'en était aperçu, pourtant, ironisa-t-elle.

— Embrassez-moi.

— Non.

Il n'en était pas question !

— La voulez-vous, cette liste de noms ?

Elle la désirait ardemment. Mais elle avait son orgueil.

Il ne s'en tirerait pas ainsi ! Elle déposa donc un baiser rapide sur sa joue rasée de près.

C'était tout ce qu'il méritait !

Il soupira de mécontentement mais lui concéda la victoire :

— Il y avait Georgie, bien entendu, vous-même, Mme Bingley et deux autres jeunes femmes mariées des environs.

— Aviez-vous inclus Lady Clarisse dans cette liste ?

— Parfaitement.

Voilà qui ne fit que raffermir sa mauvaise humeur.

L'idée que William puisse admirer Lady Clarisse lui était intolérable. Surtout après Swan House. C'était elle qui avait compris en premier lieu la signification de cette odieuse maison.

Lisant la colère et la confusion sur son visage, William chercha immédiatement à l'apaiser :

— Puisque vous ne désirez pas parler, je vais le faire à votre place. Je sais pourquoi vous m'en voulez.

— Oh, vraiment ?

Malgré son sarcasme, elle était tout ouïe. Qu'allait-il lui révéler sur Swan House ?

À cette distance, ses yeux noirs semblaient immenses. Elle eut la distincte impression qu'il étudiait son âme.

— Je ne vous ai pas caressée assez longtemps pour que vous preniez du plaisir à notre étreinte, ce matin. J'ai agi comme une brute et je m'en excuse. Ça a été fort et court et vous préférez long et lent.

— Comment ?!

Elle ne s'attendait certes pas à une telle interprétation sur sa colère !

Croyait-il vraiment qu'elle n'avait pris aucun plaisir à leur étreinte ?

— Mais ce soir, ce sera très long et très lent. Je compte vous rendre folle de désir pour moi.

Au paroxysme de l'irritation, elle le conjura :

— Oh, taisez-vous donc !

Pour mettre un point final à la discussion, elle lui offrit ses lèvres, dont il s'empara avec ardeur.

— Vous croyiez vraiment que ma colère trouvait là son origine ? lui demanda-t-elle en s'arrachant à ses lèvres.

— Bien entendu. Pour quelle autre raison seriez-vous en fureur contre moi ? Je suis affectueux, compréhensif et aimant avec vous.

Elle leva les yeux au ciel.

Dieu, qu'il était arrogant !

— Si vous étiez honnête avec vous-même, vous le reconnaîtriez.

Il l'embrassa encore. Cette fois, il semblait déterminé à voler son âme. Elle répondit à ce débordement de passion en nouant les bras autour de son cou.

Il tremblait. Elle tremblait. S'il n'y avait pas eu Swan House, elle aurait mis fin à leur discussion pour lui offrir son corps avec abandon.

Au lieu de quoi, elle brisa leur baiser.

— Compréhensif, *vous* ? se moqua-t-elle, la respiration haletante. C'est à moi seule d'en juger.

Malgré le long regard d'abnégation brûlante qu'il lui lança, elle ajouta :

— Arrogant personnage !

Tout n'était pas encore pardonné.

Elle rapprocha pourtant ses lèvres des siennes d'un air comblé.

3. Un paradis dangereux

L'atmosphère, plus détendue après leur long baiser, lui permit de reprendre ses esprits.

La situation n'était peut-être pas aussi désespérée qu'elle le craignait. William n'avait aucune intention de la forcer à quitter Pemberley pour Swan House. *Pour l'instant*, ajouta-t-elle en son for intérieur. Elle avait une épée de Damoclès au-dessus de la tête, mais elle pouvait essayer de comprendre jusqu'où elle pouvait aller.

Quelles étaient les limites à ne pas franchir pour William ? Qu'est-ce qu'une Mme Darcy devait à tout prix éviter, pour ne pas chuter dans son estime ?

Elle s'empressa de l'interroger :

— Mme Darcy a-t-elle le droit d'emprunter un ouvrage dans la bibliothèque de Pemberley ?

— Bien entendu !

Il semblait outré qu'elle puisse poser une telle question.

Elle ajouta précipitamment :

— ... sur la conception des nourrissons ?

Malgré sa gêne, elle continua :

— Je n'ai aucune idée du déroulement des opérations. Et je n'ai d'ailleurs trouvé aucun volume capable d'assouvir ma curiosité.

Elle avait passé une partie de la soirée dans la magnifique bibliothèque du domaine – en pure perte. Mais elle n'était plus vierge et avait le droit de se renseigner sur le sujet.

— Êtes-vous irrévocablement déçu par mes nouveaux centres d'intérêt ?

Elle pensait gagner un sourire après une telle remarque. Au lieu de quoi, il s'exclama :

— Absolument !

Comment ?!

Tout à coup, le regard sévère de William se fissura.

Il se moquait d'elle !

Ses yeux noirs se mirent à pétiller d'humour :

— Si vous vous demandez encore comment les nourrissons sont conçus, c'est que vous n'avez pas été très attentive pendant notre nuit de noces.

Il posa ses grandes paumes à plat contre les hanches d'Elizabeth :

— Vous arrive-t-il souvent d'être si inattentive ? C'est un terrible défaut, chez une jeune mariée.

Elle tenta de remettre de l'ordre dans son esprit.

Était-ce bien le fier M. Darcy qui la taquinait si effrontément ?

C'était si inattendu, si bienvenu aussi, qu'elle se mordit la lèvre, conquise malgré elle.

Elle adopta le même ton badin que lui :

— Je vous assure que j'ai été très attentive lors de notre nuit de noces.

— Ah ?

Il saisit sa nuque et embrassa ses joues d'une façon lente et sensuelle qui lui donna le frisson.

— Tout comme lors de notre bain ensemble, haleta-t-elle lorsqu'il la relâcha. Mais ce n'est pas la question. Je veux connaître tous les signes avant-coureurs qui indiquent qu'une jeune lady va concevoir.

— Et Mme Bingley n'a pas pu vous renseigner ?

— Jane n'a pas encore osé interroger M. Bingley.

— Cela ne m'étonne guère. Vous êtes tellement plus courageuse que le commun des mortels.

Le ton d'évidence de son compliment lui rappela à qui elle avait affaire : un homme fort, intransigeant et terriblement cynique, mais étrangement incapable de voir le moindre défaut chez elle.

Pour le récompenser, elle se pendit à son cou.

C'était si bon de se sentir aimée de lui !

— Je suppose que je pourrais poser la question à mon autre sœur mariée.

Elle se serra un peu plus contre son torse.

— Il n’y a aucune chance pour que Lydia soit aussi ignorante que Jane sur le sujet, mais je répugne à écrire une lettre qui aborderait un tel domaine.

— Mme Wickham ? Vous êtes restée en contact avec elle ?

— Évidemment. Nous correspondons avec assiduité.

Dans sa dernière missive, Lydia lui avait avoué avoir enfin ouvert les yeux sur la véritable nature de son époux. Elle n’aimait plus M. Wickham et ne songeait qu’à une seule chose : s’éloigner de lui.

Quand Elizabeth eut fini de rêvasser, elle se rendit compte que William la dévisageait avec prudence.

— Je pensais qu’après son mariage, le lien entre vous deux se serait distendu. Vous ne m’avez jamais semblé proches l’une de l’autre.

— Eh bien, vous vous êtes honteusement trompé !

— Hum, médita-t-il, l’air absent.

Que lui arrivait-il ?

Ses épaules étaient rigides sous ses doigts et elle avait la désagréable impression qu’il avait complètement oublié sa présence.

— Par ailleurs, je suis toujours fâchée contre vous.

Sa remarque, lancée d’un ton acerbe, le força à quitter son air lointain.

— Et maintenant ? lui demanda-t-il. Êtes-vous encore en colère contre moi ?

Il fit basculer sa tête en arrière et embrassa la courbe délicate de son cou.

Elle soupira d’aise.

Oh oui. Là.

Elle retint sa respiration.

Il n’avait donc pas oublié leur promesse nuptiale !

4. Mise à l'épreuve

— Voilà.

Il la narguait du regard sans la moindre honte.

— Vous n'avez plus le droit d'être furieuse contre moi, décréta-t-il. Surtout avec ce que j'ai prévu de vous faire.

— Vous êtes si arrogant !

Malgré le baiser, la colère était un manteau dont Elizabeth n'avait pas renoncé à se parer.

— Vous allez me supplier, insista-t-il en la reprenant dans ses bras.

— Oh, il est bien possible que je vous supplie de vous taire. Vous êtes insupportable.

Au lieu de s'offusquer de sa remarque, elle le sentit sourire contre sa peau. Il avait posé sa joue contre sa poitrine et refusait d'en être délogé.

— Compréhensif, vous ? laissa-t-elle échapper, un ton plus bas. Non, vous ne l'êtes pas !

— Quoi qu'il en soit, vous n'avez plus le droit d'aborder les sujets qui fâchent. Comprenez-vous ?

Il repoussa du plat de la main quelques mèches brunes collées contre son front.

Malgré cette caresse tendre, elle pinça les lèvres.

Pendant la réception du mariage, Elizabeth avait obtenu de William une promesse très rassurante : celle qu'il renonce à sa colère dès lors qu'elle poserait les lèvres sur son cou. Malheureusement pour elle, la réciproque était aussi vraie.

Elle se voyait donc dans l'obligation de mettre un frein à son irritation.

Cependant, la chose ne l'enchantait guère !

Elle s'empressa de le lui faire savoir :

— Et si cela ne me convient pas ?

— Cela vous convient-il... maintenant ?

Sans prévenir, il s'empara de sa nuque et la gratifia d'un long baiser auquel il ne mit fin qu'après d'avoir obtenu sa soumission pleine et entière.

— Je peux toujours tenter de vous résister, dit-elle, hors d'haleine, dès qu'il consentit à la relâcher. Qu'est-ce qui vous irrite le plus chez moi ?

Au lieu de répondre, il se mit à la caresser de la cheville à la cuisse. La lenteur paresseuse de sa grande main chaude manqua de la faire défaillir.

Trahie par son corps, mais bien décidée à contrecarrer ses plans, elle prolongea l'interrogatoire :

— Le fait que je vous accuse de ne pas être compréhensif... ?

Cette fois, elle le sentit sourire contre ses seins, qu'il embrassa à travers le fin tissu de sa chemise de nuit.

Non, cela ne l'irritait en aucune façon.

— Que je cherche à réduire mon ignorance sur la conception des nourrissons ?

Sa riposte sensuelle ne se fit pas attendre : il posa les lèvres sur chacune de ses paupières, l'une après l'autre. Il frotta ensuite son nez contre le sien et repoussa une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

Elle émit un petit son voluptueux et se mit à se trémousser sur ses genoux.

Mais avant de céder, l'instinct lui commanda de lui poser une dernière question :

— Lydia ?

Instantanément, son corps long et dur se figea. En vérité, il n'avait plus rien à voir avec le gentleman joueur qui, d'un baiser, avait tenté de faire plier sa volonté.

Dieu du Ciel ! Que lui arrivait-il ?

Il la dévisageait avec une âpre sévérité qui la confondait.

Se pourrait-il que Lydia constitue une limite dans leur couple qu'elle ne devait pas franchir ?

Tout à coup, son visage sombre perdit en gravité, de sorte qu'elle crut avoir rêvé.

Il claqua des doigts.

— Le jardin des roses blanches !

Quelque chose d'irrésistible émanait subitement de lui.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je vous interdis de vous y rendre.

— Oh, vous m'interdisez... ! Ne suis-je pas chez moi, ici ?

— Le jardin des roses blanches de Pemberley est une petite enclave du jardin des roses rouges. Il y a un banc en bois, l'if le plus haut que vous puissiez imaginer. Et bientôt il y aura une pancarte vous interdisant de vous y rendre, Mme Darcy.

— Oh, vraiment ? J'en franchirai le seuil dès demain.

— À vos risques et périls... Lizzy.

— Oh !

Il avait mordu le lobe de son oreille ! Comment osait-il prendre une telle liberté ?

— Si vous y allez, continua-t-il, je le saurai.

Il défit les trois boutons du gilet noir qu'il portait et l'abandonna sur le lit.

— Et je vous ferai des choses... disons, agréables, au milieu des roses. Franchissez-en la barrière, Lizzy. Vous serez nue avant même de vous être assise sur le banc.

— Oh, vous !

À court de répliques cinglantes, elle se contenta de le dévisager. Il était d'une virilité si éclatante en bras de chemise qu'elle se sentit incapable de lui résister.

Doucement, il abaissa le décolleté lâche de sa chemise de nuit jusqu'à ce que ses seins soient enfin offerts à sa vue. Son grondement de satisfaction

lui alla droit au cœur, mais à quoi donc jouait-il ?

Au lieu de l'embrasser avec le sérieux auquel il l'avait habituée, il s'amusa à tracer deux longues lignes en travers de ses seins avec ses lèvres.

Allongée de tout son long sur le lit, elle s'inquiéta :

— Mais que faites-vous ?

— Je marque d'une croix l'emplacement de mon trésor, dit-il sans interrompre son chemin de baisers.

Elle ferma les yeux et rejeta la tête en arrière.

Le trouble qu'il provoquait en elle était des plus puissants.

— Une dernière chose.

Comment osait-il s'interrompre ? Elle désirait plus que de simples baisers !

— D'après Mme Reynolds, vous auriez sauvé ma sœur d'un terrible danger cet après-midi ?

Il était très proche de sa bouche, mais avait reculé pour mieux la dévisager.

— Oh. Non...

L'incident auquel il faisait allusion était insignifiant à ses yeux : ayant aperçu un écureuil entre les branches d'un arbre, Georgiana avait voulu le poursuivre jusque dans la forêt d'ifs située derrière le lac. Elizabeth l'en avait empêchée, arguant que Georgiana risquait de tomber dans un « autre monde possible », selon la théorie de M. Leibniz. Dans ce cas-là, son malheureux frère ne la reverrait plus jamais.

Cette ruse enfantine avait convaincu Georgiana de dîner plus tôt que prévu, ce qui était tout ce qu'Elizabeth avait souhaité après le cataclysme provoqué par les révélations sur Swan House.

— Je pense que cela mérite une récompense, Lizzy.

Était-il sérieux ?

Sans prévenir, il s'empara du tissu enroulé sur ses hanches et le fit descendre plus bas. Machinalement, elle leva le postérieur pour l'aider à l'en débarrasser.

Pour la première fois de la soirée, elle se retrouva nue devant lui.

N'était-ce pas ce qu'elle avait souhaité, depuis le début ?

— Vous avez un corps sublime, Elizabeth.

Il tordit en chiffon sa chemise de nuit avant de la jeter par-dessus son épaule.

Ses doigts froids lui semblèrent pourtant brûlants quand il les posa sur le plat de son ventre.

— Je le savais déjà, bien entendu. Mais là, dans cette lumière...

Elle était parfaitement consciente que les flammes du feu de cheminée illuminaient chaque courbe de son corps pour lui.

— Vous êtes si belle.

Il passa cinq longues minutes à vénérer ses lèvres, réduisant à néant son envie de lui résister.

Avide de plus que de simples baisers, elle se tordit sur ses genoux et s'agrippa de toutes ses forces à ses épaules.

Ce qu'il lui faisait était inadmissible.

Il la torturait.

Il la mettait à bout de souffle. Quelque chose de puissant enflait en elle. Insatisfaite, elle se contorsionna, mais à chaque fois qu'elle le suppliait du regard, il ralentissait le rythme.

Pourquoi faisait-il cela ?

Elle se souvint alors de sa promesse.

« Vous allez me supplier... »

Mais il était hors de question qu'elle cède !

— Fitzwilliam...

Elle le regarda sourire d'un air diabolique.

Il savait ce qu'elle désirait, mais il était décidé à le lui refuser !

— Oui ? Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Rien. Absolument rien !

Dieu, il fallait qu'elle prenne sur elle pour résister.

Après tout, elle était une lady... Jamais elle ne le supplierait !

Cependant, partout où il la touchait, elle s'enflammait. Quand sa bouche entrouverte descendit sur son ventre, elle sut qu'elle ne pourrait bientôt plus en supporter davantage.

Elle allait céder. Quel qu'en soit le prix pour sa fierté, elle allait lui accorder une victoire pleine et entière.

Il prit soudain pitié d'elle.

— Il me semble vous avoir promis une récompense, Lizzy.

Il l'aida à s'allonger complètement sur le lit et la rejoignit après s'être dévêtu devant elle. Il appuya alors la bouche contre cet endroit intime en elle qui vibrait au rythme de son désir pour lui.

Dieu du ciel !

— Mon indocile épouse...

Tout en prononçant ces mots, il expira sur le cœur palpitant de sa féminité. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle se délite en spasmes sans fin.

C'était... oh...

C'était la délivrance qu'elle avait appelée de ses vœux – mais en beaucoup, beaucoup plus fort.

Quand elle finit par reprendre son souffle, il lui demanda nonchalamment :

— Me voulez-vous en vous, Lizzy ?

Avec quel détachement il parlait de choses si intimes !

Mais l'effet qu'il lui faisait, nu sur elle, était indéniable. Elle ne pouvait se mentir à elle-même : elle le désirait plus que tout au monde.

Perdant toute timidité, elle le regarda droit dans les yeux :

— Oh oui... oui.

Quand il entra en elle, le retour du plaisir fut immédiat.

Il lui imposa malgré tout un rythme lent qui l'emmena petit à petit au sommet d'une montagne vertigineuse. Puis il la poussa sans effort dans le

vide, la faisant gémir.

— Vous devriez m'appeler votre dieu grec ! la taquina-t-il.

Elle aurait voulu posséder la force de le réprimander, mais elle ne se contrôlait plus.

Demain, se jura-t-elle, elle lui dirait ce qu'elle pensait de son infâme arrogance – Dieu, il était impossible ! – mais pour l'instant, le plaisir était trop puissant. Elle ferma les yeux et profita de ce moment d'union parfaite entre elle et son odieux mari.

Il était tout pour elle. Il était aussi insupportable. Jamais elle n'avait ressenti un attachement si puissant de sa vie. Il avait le pouvoir – immense sur elle – de compléter son âme.

OceanofPDF.com

5. Discussion entre sœurs

Jane Bingley s'exclama avec véhémence :

— Vous fabulez, Lizzy !

Les yeux d'Elizabeth pétillèrent malicieusement.

— En aucune façon.

Elizabeth scruta avec affection le beau visage plein de candeur de sa sœur. Elle semblait avoir perdu l'usage de la parole.

Quand Jane, enfin remise, reprit sa promenade dans les magnifiques vergers de Pemberley, Elizabeth lui emboîta le pas.

Elle entra à son bras dans un des trois jardins fermés de Pemberley. Le cadre était enchanteur et l'atmosphère détendue.

Elizabeth venait de révéler à Jane tout ce qu'elle savait sur la conception des nourrissons. Elle tenait son savoir de William. C'était lui qui lui avait expliqué ce qu'elle ignorait. La veille, après l'avoir traitée d'« indocile épouse », provoqué son courroux et refusé de baisser sa garde devant elle, il lui avait fait l'amour avec une joie féroce qui lui avait permis d'atteindre des sommets insoupçonnés de plaisir.

Rougissant aussi discrètement que possible au bras de Jane, elle pensa à l'homme perturbant qu'elle avait épousé.

Il pouvait être froid, autoritaire et aussi méprisant que sa tante, Lady Catherine de Bourgh.

Il détestait sa famille.

Il était arrogant.

Mais le vibrant attachement qu'il éprouvait pour elle l'avait changé. Il pouvait – et voulait faire des efforts pour elle.

Il avait été doux avec elle pendant leur nuit de noces, avait dominé son irritation contre M. Collins et s'était transformé en créature sublime et espiègle, le jour précédent, pour l'aider à surmonter sa mauvaise humeur.

Elle aimait tout autant sa fougue passionnelle pendant l'amour que la tendresse désarmante dont il faisait preuve, ensuite. La veille, après leurs ébats très satisfaisants, il avait accédé à sa dernière requête. Il l'avait instruite avec sérieux sur le sujet si mystérieux de la conception des nourrissons. Il ne s'était pas moqué de son ignorance. Et une fois sa tâche accomplie, il avait ouvert les bras et elle s'y était blottie avec délice.

Elle regarda sans la voir la tonnelle recouverte de lierre où Kitty et Georgiana, parties en éclaireurs, riaient un peu plus loin. Puis elle poussa un long soupir.

L'après-midi venait à peine de commencer, pourtant, elle se sentait déjà terriblement lasse.

— Vous avez l'air beaucoup moins optimiste que la dernière fois que nous avons discuté, Lizzy, remarqua Jane, toujours aussi perceptive.

Elizabeth plissa les coins de sa bouche, sans toutefois réussir à sourire.

— Certaines limites, inhérentes à mon mariage avec M. Darcy, me chagrinent.

La révélation de la veille sur Swan House l'avait grandement affectée.

Après tout ce qu'ils avaient traversé, toutes les épreuves qu'ils avaient surmontées, toutes les promesses qu'ils s'étaient faites, William avait encore des réserves quant à leur avenir commun. Il ne pensait pas sincèrement qu'elle avait sa place à ses côtés, pour toujours, à Pemberley. Si elle franchissait une limite interdite, si elle adoptait un comportement que l'orgueil de son époux ne pouvait pas tolérer, elle serait aussitôt envoyée à Swan House.

Mais cette révélation, pour navrante qu'elle soit, ne constituait qu'une partie du problème.

Lydia en était une autre.

Sa pauvre sœur avait beau être mariée à un être ignoble, il y avait peu de chance que William accepte de lui venir en aide tant il détestait M. Wickham.

Et cela désolait Elizabeth qui savait Lydia aux abois.

— Qu'est-ce que cela signifie, Lizzy ?

Malgré le regard candide de Georgiana, Elizabeth rougit affreusement.

« Interdit à Mme Darcy » disait la pancarte que sa belle-sœur lui désignait.

Elizabeth se rendit compte qu'elle se trouvait à l'orée du jardin des roses blanches. Elle avait sous les yeux le résultat d'une promesse que son mari lui avait faite.

« Franchissez la barrière de ce jardin, Lizzy. Vous serez nue avant même de vous être assise sur le banc. »

Submergée par l'embarras, Elizabeth se tut. Seule Jane, mariée depuis plus longtemps qu'elle, sembla comprendre la signification profonde de son silence.

— Eh bien !

Jane pinça les lèvres, le regard complice.

Les deux petites sœurs entrèrent sans attendre dans le jardin, tandis qu'Elizabeth, accompagnée de Jane, s'en éloigna avec soulagement.

Aurait-elle un jour assez d'audace pour en franchir le seuil ?

Elle en doutait fort.

Une fois hors d'écoute de Kitty et Georgiana, Jane reprit :

— D'après Charles, M. Darcy est on ne peut plus heureux de vous avoir épousée. Il ne tarit pas d'éloges sur vous.

— Je suis très contente de l'apprendre. Mais j'ai parfois l'impression que ce bonheur n'est qu'éphémère, et que M. Darcy lui-même ne s'attend pas à ce qu'il dure.

Swan House était une réalité, après tout. Elle ne pouvait plus le nier.

— Mais le fait qu'il vous ait appelée « soleil de ma vie » devant Georgie !

Jane écarquilla les yeux.

— Sûrement, cela n'a pas dû être facile pour lui...

C'était vrai. Au *breakfast* de ce matin, William avait surpris tout le monde en usant de ce qualificatif étonnant.

— Il est très affectueux avec moi, concéda-t-elle.

Elle rougit affreusement : elle ne se souvenait que trop bien des attentions que William lui avait prodiguées, dans la salle d'eau, ainsi qu'à minuit, dans ses appartements.

Elle caressa du doigt une rose rouge d'un des parterres de fleurs qu'elle longeait.

— Je vois, dit Jane.

Une flamme complice brilla dans ses yeux bleus.

— Je soupçonne votre mari d'être incapable de désapprouver la moindre de vos actions.

— C'est loin d'être vrai, Jane, se récria-t-elle. Et son arrogance ! C'est pire que par le passé.

Comment pourrait-elle oublier ce qu'il lui avait dit après lui avoir fait l'amour, à minuit ?

« *Vous devriez m'appeler votre dieu grec...* »

Quelle impertinence !

— Serait-il possible, continua-t-elle, que William ait toujours été ainsi, sans que je m'en rende compte ?

Son aveuglement coupable la confondait.

Jane joua avec les pétales d'une rose blanche avant de lui faire part de son opinion :

— M. Darcy est si fier que vous l'ayez choisi, et si certain de l'affection que vous lui portez, que son arrogance naturelle a tendance à refaire surface – décuplée au centuple, parfois !

Le portrait que venait d'esquisser Jane la fit rire aux éclats :

— Avouez que vous pensez comme moi que je me suis unie à un homme odieux, Jane !

Cependant, elle se reprit bien vite :

— Mais non, il n'est pas odieux.

Elle se devait de lui rendre justice.

— Mon époux est un gentleman très bon. Après ce qu'il a fait pour Anthony, comment pourrais-je ne pas être très impressionnée par lui ?

Jane hocha vigoureusement la tête.

Les déboires du père d'Anthony étaient maintenant connus de tous : assailli par les dettes, il s'était pendu dans un des cottages du domaine de Pemberley, laissant son fils encore plus démuni que lui. À la demande du régisseur, M. Darcy s'était rendu dans l'humble demeure d'Anthony pour une confrontation que le jeune homme avait dû affreusement craindre. Il ne possédait ni oncle ni tante susceptible de le recueillir. Quant au régisseur, il avait menacé de l'expulser et de l'envoyer en prison pour insolvabilité.

Cependant, sans qu'Anthony le sache, William avait réglé toutes les dettes laissées par le père. William lui avait aussi proposé un poste de valet de pied sur le domaine.

Il avait fait tout cela sans jamais chercher à être remercié d'aucune façon. Pudique dans la générosité, il répugnait même à s'entendre louer pour sa clémence. Cela ne l'empêchait pas d'être un employeur très exigeant envers Anthony, dont il ne manquait jamais de relever la lenteur pour dérouler le marchepied au sortir de la voiture.

Les différentes facettes de la personnalité de M. Darcy la fascinaient plus que jamais. Mais elle s'interrogeait toujours sur ses intentions envers elle.

Elizabeth laissa échapper un long soupir soucieux.

— Pemberley est un véritable paradis pour moi, dit-elle finalement. Mais que se passera-t-il si mon époux ne souhaite pas que je reste au paradis avec lui ?

— Ma chère Lizzy ! Peut-être êtes-vous, sans le savoir, sur le point d'enfanter. J'ai entendu dire que parfois, des idées saugrenues traversent l'esprit des jeunes personnes dans cet état.

Mais Elizabeth avait déjà un autre sujet de préoccupation en tête :

— Jane, avez-vous reçu des nouvelles de Lydia dernièrement ?

Toute trace d'humour quitta le beau visage de Jane.

— J'en ai reçu, en effet.

— Je suis très inquiète pour elle. Jamais je n'oublierai le moment où j'ai décacheté sa missive. Avant ce matin, elle ne m'avait jamais confié toute l'horreur de sa situation. Son récit bouleversant m'a révoltée. Je ne m'étonne plus qu'elle souhaite acquérir une maison de séparation loin de Wickham, après un tel calvaire.

— En effet, sa situation est bien triste, Lizzy.

Les deux sœurs continuèrent à marcher, plongées dans leurs pensées. Elizabeth fut la première à briser le silence :

— Même en sachant le manque d'honneur de M. Wickham, je ne l'imaginais pas capable de tomber si bas. Comment ose-t-il s'imposer à elle de façon si ignoble dans le lit conjugal ? C'est simplement odieux.

Il était impossible pour Elizabeth de se remettre de la lecture de sa lettre. Depuis lors, elle ressentait le besoin d'agir pour aider sa sœur à échapper à un sort ignominieux.

— Rien que le fait de penser que nous avons encouragé leur union... Que nous l'avons même souhaitée avec désespoir, à une certaine époque !

Elizabeth ne se souvenait que trop bien de cette période difficile de sa vie où elle espérait un prompt mariage entre Lydia et M. Wickham. Elle savait pourtant qu'aucun reste d'humanité ne venait éclairer l'âme noire de M. Wickham. Elle rageait maintenant de s'être laissé aller à tant de faiblesse. Elle avait été aveuglée par son propre intérêt – chose qu'elle regrettait amèrement.

— Je sais bien, ma chère Lizzy. Je ressens la même indignation que vous. Pauvre Lydia ! Mais nous ne pouvons rien faire pour elle. M. Wickham est légalement son époux.

— Jane, c'est un scélérat de la pire espèce. Père n'envisage pas d'offrir son aide à Lydia, je suppose ?

— Il n'en a aucune intention. Vous connaissez sa façon de penser.

Elizabeth ne la connaissait que trop bien, en effet !

Marié lui aussi à un partenaire de vie qu'il avait bien du mal à respecter, M. Bennet avait une opinion très tranchée sur le sujet. D'après lui, Lydia

finirait tôt ou tard par se résigner à son sort. Il n’y avait donc aucune raison de s’alarmer.

— Et M. Bingley ?

— Charles a déjà donné beaucoup d’argent à Wickham et Lydia quand ils nous ont rendu visite dans le Hertfordshire. Mais ils lui ont fait si mauvaise impression qu’il a décidé de s’installer le plus loin possible d’eux. Le Derbyshire est l’unique endroit où nous sommes assurés que Wickham ne viendra pas. À cause de Darcy, voyez-vous.

— Mais que pouvons-nous faire ?

— Rien du tout, ma chère Lizzy. Je suis certaine que vous le comprenez. Nous devons tâcher d’oublier tout cela et d’être aussi heureuses que possible. Lydia trouvera peut-être d’elle-même un moyen de quitter M. Wickham. Elle est très déterminée à le faire, vous savez, malgré le scandale que cela causerait.

Elizabeth comprit ce que Jane taisait : un nouveau scandale dans la famille Bennet ne réjouirait personne – et surtout pas le fier M. Darcy.

6. La vengeance de M. Wickham

— Mme Darcy !

— M. Sutton, je suis flattée que vous ayez accepté d’agir en mon nom. Je ne saurais vous dire à quel point je vous suis reconnaissante.

Elizabeth entra dans le petit bureau de M. Sutton fils et sourit au jeune homme de loi. Elle prit rapidement place sur le siège qu’il lui indiquait de la main.

Son excitation était palpable.

Enfin, elle allait pouvoir régler le problème de Lydia !

— Mme Darcy, je... C’est-à-dire...

Contre toute attente, M. Sutton parut intimidé.

Elle en fut grandement surprise, car à l’époque où elle portait encore le nom de « Bennet », elle n’avait jamais intimidé personne.

Puis elle comprit.

Ce n’était pas elle qui effrayait M. Sutton, mais à travers elle, William.

Même en son absence, la puissance de son arrogant mari se faisait sentir dans le petit bureau de l’avoué. Depuis qu’elle l’avait épousé, son ombre menaçante planait au-dessus d’elle, quoi qu’elle fasse et où qu’elle aille, car elle lui appartenait.

M. Sutton en avait parfaitement conscience et par prudence, il avait choisi de ne pas se comporter avec elle comme avec n’importe quel autre client de son cabinet.

Amusée par cet étrange traitement de faveur, Elizabeth n’en oublia pas pour autant le but de sa visite :

— Vous êtes absolument certain de pouvoir faire parvenir la somme en question à l’odieux M. Wickham ?

Malgré son regard malicieux, la nervosité commençait à la gagner.

— Ma pauvre sœur ne s’en remettrait pas s’il y avait un nouveau contretemps.

Seule à Newcastle, Lydia subissait depuis bien trop longtemps la cruauté gratuite de son époux.

Il fallait que cela cesse.

Mais pour cela, Elizabeth avait besoin de l'aide de M. Sutton. Une semaine s'était écoulée depuis qu'elle avait reçu les aveux apeurés de Lydia.

Grâce à l'avoué de Lambton, Elizabeth avait déjà pu entrer en contact avec son détestable beau-frère et lui faire miroiter l'obtention d'une grosse somme d'argent. Plusieurs missives rédigées dans ce but avaient quitté Lambton. Elizabeth désirait que Wickham abandonne Newcastle pour toujours et qu'il promette de ne plus jamais chercher à revoir Lydia. Le rendez-vous d'aujourd'hui avait pour dessein de conclure l'accord financier une bonne fois pour toutes.

Assis derrière son imposant bureau laqué, Andrew Sutton se montra fort rassurant.

— Aucun contretemps n'est à craindre, Mme Darcy. Ne vous inquiétez pas. Mais que pense M. Darcy de tout cela ? Compte-t-il nous rejoindre ?

Elizabeth adopta un ton faussement guilleret :

— Malheureusement non. Un engagement de dernière minute aura eu raison de sa détermination à m'accompagner.

Elle offrit un grand sourire innocent à M. Sutton.

S'il savait !

— Cela ne posera pas problème, je l'espère ?

L'avoué déglutit, sans toutefois percevoir le piège dans lequel il venait de tomber.

— Oh, non, dit-il d'un air gêné. Mais votre mari regrettera peut-être son absence d'aujourd'hui. Cela le concerne, après tout. Je ne voudrais pas agir sans son accord.

— Vous l'avez, M. Sutton. Je puis vous l'assurer. Il n'y a absolument aucun risque que vous encouriez son déplaisir.

Elizabeth était presque malheureuse de devoir mentir si effrontément.

En vérité, William n'avait pas eu de contretemps.

Il ne se doutait pas qu'Elizabeth se trouvait à Lambton ni qu'elle avait pris l'initiative de rencontrer M. Sutton pour conclure un arrangement financier avec le mari de Lydia.

L'aversion de William pour M. Wickham était telle qu'il valait mieux, de toute évidence, qu'il ne sache pas qu'elle eût cherché à entrer en contact avec lui.

L'avoué continua :

— Mais il se trouve justement, Mme Darcy, que M. Wickham a émis une exigence particulière avant de signer le contrat.

Elizabeth sourit de plus belle :

— S'il réclame une somme plus importante, je vais devoir exiger de vous plus de fermeté, M. Sutton !

L'arrangement financier auquel elle avait consenti était très généreux.

— Oh, non. Ce n'est pas d'argent qu'il s'agit, Mme Darcy. Vous vous méprenez. Il souhaite s'entretenir avec vous. Je ne sais si je dois accéder à sa requête. C'est très irrégulier. Et sans la présence de votre mari...

Le grand sourire d'Elizabeth s'effaça.

— M. Wickham souhaite me voir ?

— En personne. Il attend depuis plusieurs heures dans le bureau de mon père et s'est montré très explicite quant à ses exigences...

Tout à coup, un bruit de pas l'alerta de l'arrivée d'une troisième personne dans le bureau.

En tournant le menton, elle eut la mauvaise surprise de découvrir que M. Wickham avait pris l'initiative d'entrer sans invitation :

— Elizabeth, dit-il en inclinant la tête, quel plaisir de vous revoir ! Vous êtes devenue encore plus belle depuis votre mariage, à ce que je constate.

7. La confrontation

Charmant en apparence, mais corrompu de l'intérieur, M. Wickham avait toujours fait le choix de la facilité plutôt que de l'honneur. Elizabeth ne comptait plus le nombre de malheureux qu'il avait lésés, profitant des uns et abandonnant les autres quand ils ne lui étaient plus d'aucune utilité.

Même épaulée de M. Sutton, Elizabeth n'aurait jamais dû chercher à entrer en contact avec un tel homme. Elle le réalisait dorénavant. Mais il était trop tard : il était là, devant elle !

À ce stade, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était lui signifier son très vif mécontentement.

— M. Wickham, dit-elle avec froideur, je ne m'attendais pas à vous voir ici.

En apparence, M. Wickham avait tout de l'homme du monde bien né. L'uniforme bleu foncé des officiers de la garnison de Newcastle lui allait à merveille et rappelait le rôle important qu'il occupait dans la société. La nature l'avait en outre doté de deux yeux d'un bleu transperçant dont il savait user pour provoquer la sympathie chez ses interlocuteurs.

Mais, même s'il présentait bien, il restait un homme vicieux qui n'arrivait pas à la cheville du maître de Pemberley.

— Vous êtes ravissante, la complimenta-t-il. J'ai manifestement épousé la mauvaise sœur. Me pardonneriez-vous un jour mon mauvais goût ?

Elizabeth comprit alors qu'il n'avait pas changé : la galanterie n'avait jamais été qu'un moyen pour lui de s'attirer la sympathie de ses futures victimes. Dès qu'il se trouvait en présence d'une dame susceptible de prendre son parti, son aplomb se transformait en insolence. Il se mettait alors en avant, l'esprit fixé sur les avantages qu'il espérait gagner.

Elizabeth fut malgré tout choquée de l'impertinence de cet homme qui la pensait capable d'indulgence envers lui, après tout ce qu'il avait fait subir de cruel à Lydia.

— M. Wickham, rappelez-vous que je sais tout sur vous.

La rebuffade n'ayant eu aucun effet, Elizabeth comprit que le tourment qu'il avait fait endurer à Lydia ne pesait pas lourd sur sa conscience.

Écœurée, elle préféra mettre fin à l'échange :

— M. Sutton réglera les détails du contrat en mon nom. Pour ma part, je ne désire plus qu'une seule chose : ne plus jamais vous revoir.

Elle quitta la pièce sans un regard en arrière, mais une fois dans le couloir, elle eut la mauvaise surprise de découvrir que son odieux beau-frère l'avait suivie.

— C'est la lettre qui vous met dans tous vos états ?

— M. Wickham !

Rien n'arrêtait donc cet homme ?

Elle accéléra le pas dans les escaliers.

— La lettre que j'ai écrite à Darcy la veille de votre mariage ?

Une fois à l'extérieur, Elizabeth tenta à nouveau de lui échapper, mais il lui coupa le chemin.

— Je voulais gâcher votre nuit de noces, Elizabeth. Car j'étais jaloux de lui... De tout ce qu'il avait le droit de vous faire, alors que moi-même...

— M. Wickham, votre argent vous attend. Montez avant qu'il ne disparaisse en fumée !

Elle n'avait cure de ce visage d'ami blessé qu'il s'ingéniait à lui présenter et jamais, ô grand jamais, elle ne ferait à nouveau l'erreur de se retrouver seule avec lui.

Son dernier subterfuge n'ayant pas marché, il se redressa de toute sa taille :

— Vous pensez que je suis vénal ? Vous saurez bientôt que votre mari vous a menti sur ce point précis, comme sur beaucoup d'autres. Vous songerez alors à moi avec beaucoup plus d'indulgence qu'à cet instant. Car je compte bien refuser l'argent de Sutton.

Elle ne cacha pas sa surprise :

— Pourquoi feriez-vous une telle chose ?

Un sourire bestial étira ses lèvres :

— Par amour pour vous.

Mensonge !

Elle le savait fort bien, mais ne put se dégager de l’emprise qu’il exerça sur son bras :

— M. Wickham, lâchez-moi.

La peur fit battre son cœur comme un tambour.

S’il refusait, quel recours lui resterait-il ?

— Je vous ordonne de me libérer !

— Non.

Comment ?!

Il inclina son visage détesté vers le sien. Cette fois, une crainte féroce lui étreignit la gorge.

Elle le griffa à la joue, mais le cauchemar ne s’arrêta pas pour autant.

Ses lèvres odieuses se rapprochaient toujours des siennes.

OceanofPDF.com

8. Querelle à Pemberley

— Comment va-t-elle ?

La question claqua comme une sourde menace.

Tapie derrière le battant du salon tapissé de brocard, Elizabeth ressentit jusque dans son ventre la fureur contenue dans la voix de William.

Elle qui l'épiait dans l'entrebâillement de la porte comprit qu'il était bouillant de colère.

Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Ni sous la verrière ni à Hunsford, il n'avait vibré d'une énergie aussi puissante et dévastatrice.

Mais à quoi s'attendait-elle ?

Il était naturel qu'il réagisse de la sorte, après ce qu'elle avait fait.

Elle-même, affreusement choquée depuis son terrible face-à-face avec M. Wickham, avait été raccompagnée en calèche par Anthony. Son extrême gentillesse avait finalement percé le cocon d'hébétude dans lequel elle s'était réfugiée.

C'était le jeune domestique qui s'était précipité vers elle pour la délivrer de l'étreinte étouffante de son agresseur, qui refusait de la relâcher malgré ses tentatives répétées pour lui échapper.

— Mme Darcy, ne vous inquiétez pas, avait entonné Anthony d'une voix douce en la raccompagnant jusqu'à la voiture. Tout va bien. Vous êtes en sécurité, dorénavant.

Les incroyables yeux verts d'Anthony étaient remplis de sollicitude. Elle s'était raccrochée à eux pendant tout le trajet en calèche.

Une fois arrivé dans le grand hall, Anthony avait fait appeler Mme Reynolds, qui avait pris Elizabeth dans ses bras pour l'amener à l'étage. En chemin, l'intendante avait donné des ordres à tour de bras, ce qui avait presque amusé Elizabeth.

Presque !

Toute cette agitation à cause d'une simple Miss Bennet qui avait épousé un homme puissant !

Mais elle avait été grandement apaisée par la voix maternelle de Mme Reynolds, qui lui avait commandé de dormir sans plus attendre.

— Faites comme si la nuit était tombée, Mme Darcy, lui avait-elle conseillé après avoir tiré les rideaux de brocard.

Et Jane, bien entendu, était venue la voir dès qu'elle avait su.

Jane était là, prête à faire écran entre Elizabeth et la colère noire de son mari. Sa haute silhouette exsudait toute la violence d'un homme poussé à bout une fois de trop.

En chemise de nuit et pieds nus, Elizabeth approcha encore sans être aperçue.

— La pauvre chérie n'a rien voulu manger.

La voix de Jane suppliait l'indulgence.

— Elle a eu beaucoup de mal à s'endormir. Il faudrait que vous alliez la réconforter – elle en a grand besoin. Avec votre aide, sûrement...

William tourna deux yeux glaçants vers Jane :

— Mon aide ? railla-t-il.

Sa voix vibrait d'une émotion encore plus dangereuse que la colère.

— Pourquoi devrais-je l'aider, Mme Bingley ? Elle m'a menti.

Consciente de la justesse de son accusation, Elizabeth baissa la tête.

Il avait raison.

Elle ne pouvait pas lui en vouloir de regretter sa nature trop impulsive. Elle avait toujours été une forte tête.

Mais il le savait.

C'était même pour cette raison qu'il l'avait épousée !

À l'intérieur du salon, Jane s'indigna :

— M. Darcy ! Vous ne savez plus ce que vous dites.

Ce rappel à l'ordre n'eut aucun effet sur lui :

— Je la croyais chez vous, Mme Bingley. Elle n'a pas jugé utile de vous mettre dans la confidence. Elle n'avait même pas la protection d'une dame quand Wickham est apparu chez Sutton. Et si Anthony n'avait pas été là...

Pendant une seconde, elle crut déceler de la terreur sur ses traits tirés. Mais il se reprit si vite qu'elle crut s'être trompée.

Il n'en restait pas moins vrai qu'à Lambton, M. Wickham lui avait donné un baiser insultant et cruel. Le mari de Lydia étant bien plus fort qu'elle, Elizabeth avait été dans l'impossibilité de se soustraire à son étreinte.

Pendant de longues secondes d'agonie, elle s'était débattue en pure perte.

Le cauchemar n'avait pris fin qu'au moment où Anthony, qui l'attendait aux abords de la calèche, avait jeté à terre M. Wickham, forçant ce dernier à reconnaître sa défaite contre William.

Jane tenta de trouver les mots pour apaiser son beau-frère :

— Lizzy est très indépendante. Elle l'a toujours été. Je suis certaine qu'elle ne voulait pas se mettre en danger.

— Elle l'a pourtant fait. Et je ne lui pardonnerai jamais.

— M. Darcy !

— Je sais que vous êtes là, Elizabeth. Sortez de votre cachette.

William avait tourné la tête dans sa direction, la faisant sursauter. Elle n'eut pas d'autre choix que d'obéir. Elle poussa le battant de la porte et s'avança en pleine lumière.

— Comme vous pouvez le constater, votre sœur est venue plaider votre cause devant moi.

Il désigna Jane d'un geste cynique de la main.

— Elle s'inquiète pour vous.

Cet accueil froid la glaça.

Ni devant les dames ni devant aucun gentleman de sa connaissance, il n'avait jamais adopté une attitude si désobligeante.

Comprenant son désarroi, Jane l'entoura de ses bras.

— Ma chérie !

Elizabeth tourna le regard vers son mari.

— Et vous, William, vous inquiétez-vous pour moi ?

Au lieu de lui répondre, ses yeux courroucés s'abaissèrent sur les bleus que les manches de sa chemise de nuit laissaient voir. Il crispa les traits sans révéler ce à quoi il songeait. Bien entendu, si les bras d'Elizabeth étaient couverts d'ecchymoses, c'était à cause de la cruelle brutalité dont Wickham avait fait preuve avec elle.

Après un instant d'hésitation, il se tourna vers la fenêtre pour admirer le paysage :

— Vous connaissez déjà mon sentiment.

Il n'avait même pas daigné se retourner pour lui répondre !

— Voyons, Lizzy, intercédait Jane. Bien sûr que M. Darcy s'est inquiété pour vous. Dès que M. Sutton et Anthony vous ont raccompagnée à Pemberley, il est venu vous rendre visite dans vos appartements. Mais vous étiez endormie à ce moment-là.

— Je voulais m'assurer qu'elle ne s'enfuirait pas encore une fois de Pemberley. Cela n'avait rien à voir avec de la frayeur, Mme Bingley.

Elle, s'enfuir de Pemberley ?

C'était une accusation infondée !

Il devait s'en douter. Pourtant, son air froid corroborait ses paroles.

Elle baissa la tête, dépitée.

— C'est faux, Lizzy, intervint Jane. Votre époux était inquiet. Voyons, c'est évident.

Elizabeth tenta de justifier son comportement :

— Je voulais simplement régler le problème de Lydia.

Du regard, elle implora William de la comprendre.

— Je ne savais pas que M. Wickham serait présent dans le bureau de M. Sutton. Ni qu'il...

Elle n'osa pas finir.

— Ni qu'il vous embrasserait ? suggéra-t-il, furibond.

Se sentant de trop, Jane recula vers la porte.

— Je vais vous laisser. Vraiment, je pense...

— Je n'ai rien fait de déshonorable, continua-t-elle après le départ de Jane.

Malgré leur querelle, son plus cher désir était toujours de se réconcilier avec lui. Elle décida donc de faire le premier pas. Cependant, au lieu de la laisser l'embrasser dans le cou, il recula à son approche, ce qui la choqua profondément.

Il ne désirait donc pas qu'ils se réconcilient ?

— J'ai simplement essayé de venir en aide à ma petite sœur, s'emporta-t-elle. Une sœur en danger qui n'avait pas d'autre choix que de s'en remettre à moi ! Vous savez le sentiment que cela procure. Georgiana a le même âge que Lydia. Vous aussi désirez la protéger.

— Votre sœur !

Il se mit à arpenter le salon de long en large.

— Ma sœur, oui, qui se faisait violer par son mari sans que personne ne lève le petit doigt.

— Vous allez abandonner Lydia Wickham à son sort dès cet instant !

Était-il sérieux ?

Attendait-il vraiment cela d'elle ?

— Non.

Le calme avec lequel il la dévisagea, l'air estomaqué, lui fit comprendre que peut-être, elle l'avait peiné. Il secoua la tête et respira fort avant de pivoter vers elle :

— Miss Bingley m'aurait fait une bien meilleure épouse que vous !

Sur ce, il tourna les talons et quitta la pièce sans un regard en arrière.

Elizabeth, blessée en plein cœur, vacilla. Pas une seule fois il n'avait cherché à la prendre dans ses bras.

9. Un nouvel espoir ?

Le lendemain matin, Elizabeth se trouvait dans le salon rose pâle de Cavendish Hall.

Vêtue d'une robe légère en mousseline blanche, elle prenait le thé en compagnie de Jane. Anthony, assigné à son service, se tenait bien droit à quelques pas de là, contre le mur lambrissé. Fier de la position de confiance que M. Darcy lui avait octroyée, le jeune valet attendait le moment où « Madame » déciderait enfin de rentrer.

Mais pour l'instant, Elizabeth n'avait aucune intention de regagner Pemberley. Elle était venue déterminée à s'entretenir avec Jane, mais cette dernière s'était levée pour échanger quelques mots avec M. Bingley. Charles avait une affaire à régler à l'extérieur et, tout sourire, il était entré pour tenir Jane au courant de ses projets.

Elizabeth, qui observait le jeune couple du coin de l'œil, comprit immédiatement que le lien qui unissait Jane à Charles Bingley était plus fort que jamais. En admiration devant son épouse, M. Bingley n'échangeait avec elle que de plaisants sourires que Jane, les yeux brillants, lui rendait avec autant d'enthousiasme qu'au premier jour de leur rencontre.

Malheureusement pour Elizabeth, le bonheur éclatant de sa sœur ne lui rappelait que trop les difficultés de son propre mariage.

Sa lune de miel avait pris fin beaucoup plus tôt que prévu.

Car William s'était rendu à Londres, la veille.

Après sa sortie fracassante du salon, il s'était précipité dans les écuries et était parti à bride abattue sur Tornade, son étalon noir.

Il n'avait pas cherché à s'excuser pour les mots blessants qu'il avait eus à son encontre.

La conclusion était simple : il regrettait de l'avoir épousée.

Or, leur mariage était si récent !

Il n'avait eu lieu que deux semaines plus tôt.

Deux petites semaines avaient suffi pour faire comprendre à William qu'il avait eu tort de s'unir à elle.

Cela avait été si court !

Et pourtant, ces deux semaines avaient été merveilleuses. Elle repensa à tout ce qu'ils avaient vécu ensemble.

Elle le revoyait, dans la baignoire, splendide, mais heurté à l'idée de faire preuve d'indulgence envers sa famille :

« Selon le pacte que vous m'avez fait passer, je ne dois pas haïr M. Collins jusqu'à la fin de ma vie. C'est impossible. Mon lendemain de noces a été gâché par Bingley. »

Oh, il était si irritant par moments !

Mais elle devait bien admettre qu'il savait aussi se montrer attentionné avec elle...

« D'un baiser, je redeviendrai toujours l'homme que vous aimez, Elizabeth. »

Comme ce souvenir précis lui était précieux !

À ce moment-là, rien ne semblait pouvoir entraver l'amour que le maître de Pemberley ressentait pour elle.

À sa demande, il avait plongé tout habillé dans le lac de Pemberley. Il l'avait aussi appelée « soleil de ma vie » devant Georgie, comme il le lui avait promis. Il savait même la taquiner.

« Vous arrive-t-il souvent d'être aussi inattentive ? » lui avait-il dit dans ses appartements. *« C'est un terrible défaut chez une jeune mariée ! »*

Qu'il était humiliant de repenser à tous leurs bons moments alors qu'elle l'avait perdu définitivement.

Son cœur se serra.

Elle ne pourrait pas vivre sans lui. Elle l'aimait beaucoup trop. Mais elle l'avait perdu. Comment pourrait-il en aller autrement ?

« Je suis affectueux, compréhensif et aimant avec vous. Si vous étiez honnête avec vous-même, vous le reconnaîtriez. »

« Vous devriez m'appeler votre dieu grec... »

L'arrogant personnage !

Il l'avait demandée en mariage à trois reprises. La troisième fois, sous la verrière, avait été particulièrement intense. Elle n'oublierait jamais le mélange de colère et d'émerveillement qu'elle avait ressenti quand il s'était approché d'elle.

Il ne voulait qu'elle, mais elle avait eu le plus grand mal à lui accorder sa confiance.

« *Que dois-je faire pour que vous compreniez que je vous aime ?* » avait-il rugi dans l'allée de jasmin.

Quel gentleman était capable de parler ainsi à une jeune femme qui refusait d'admettre qu'elle était éprise de lui ?

Elle aurait voulu sourire, mais elle en était incapable.

Il l'avait conquise corps et âme.

Puis il était parti.

Elle soupira puis se contraignit à remettre du sucre dans son thé.

— Jane, dit-elle après le départ de M. Bingley, M. Darcy a mentionné des choses bien désagréables à mon sujet, hier soir.

Elizabeth baissa le regard sur sa tasse en porcelaine.

— Quelles choses désagréables, Lizzy ?

— Entre autres, que Miss Bingley lui aurait fait une bien meilleure épouse que moi.

Comment avait-il pu dire une telle chose ?

Avec une hâte proche du désespoir, elle chassa de son esprit l'image déplaisante de William, à genoux devant Caroline Bingley.

Consciente que Jane lui accordait toute son attention, elle précisa sa pensée :

— Cela révèle la mauvaise opinion qu'il a de moi. Nous savons fort bien que Miss Bingley n'a jamais été une alternative réjouissante à ses yeux. Je suis juste censée comprendre qu'il la méprise moins que moi, voilà tout.

Jane n'eut pas l'air convaincue.

— Peut-être que ses mots ont un sens complètement différent de celui que vous imaginez, tempéra-t-elle dans un sourire.

Elizabeth en resta bouche bée.

— Comment donc ? Non, Jane. Je ne vois pas quelle autre signification ils pourraient avoir.

Elizabeth se gratta la gorge d'un air embarrassé. Elle avait très mal dormi, cette nuit.

C'était la première fois depuis son mariage qu'elle n'avait pas fait l'amour avec William.

Irritée par sa propre faiblesse, elle se rappela aussi l'ordre péremptoire que William lui avait donné par l'intermédiaire de Mme Reynolds.

— Par ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton querelleur, je n'ai plus le droit de n'aller nulle part sans qu'Anthony me suive. Je trouve cela aberrant.

Elle avait sa fierté, après tout.

Croyait-il vraiment qu'elle allait s'enfuir de Pemberley, comme il l'en avait si vertement accusée, la veille ?

Ce manque de confiance était particulièrement blessant.

Jane pencha la tête sur le côté :

— Mais c'est une si gentille attention de la part de M. Darcy. D'assurer ainsi votre protection, fit-elle remarquer.

Elizabeth pinça les lèvres, l'air dérouté.

Jane continua :

— Si Wickham éprouve une haine si farouche envers votre époux, il est parfaitement normal qu'il cherche à s'en prendre à vous, Lizzy. Pour blesser M. Darcy. Et je ne voudrais surtout pas que quelque chose de mal vous arrive, ma chérie.

Comment ?

Le cœur d'Elizabeth se mit à battre follement.

Ce que Jane sous-entendait été ridicule... n'est-ce pas ?

— Pour blesser William ? répéta-t-elle d'une voix faussement dégagée. Vous voulez dire...

Mais au lieu de finir, elle adopta un air boudeur.

— Allons, Lizzy, la réprimanda Jane. Vous savez parfaitement ce que je veux dire. Parce que M. Darcy vous aime.

Parce que M. Darcy vous aime !

La phrase de Jane se mit à tourbillonner dans son esprit.

Mais c'était faux, voyons.

Comment Jane pouvait-elle croire une telle chose ?

Elle se leva d'un bond.

— N'avez-vous pas écouté un mot de ce que je vous ai appris jusqu'ici, Jane ?

Piquée au vif, elle éleva la voix :

— M. Darcy a fait exactement ce que je craignais qu'il fasse depuis le début. Il a changé d'avis à mon sujet !

C'était terrible de mettre enfin des mots sur ce qu'elle redoutait secrètement. De rappeler à quel point l'amour qu'elle éprouvait pour William était à sens unique.

Jane ouvrit la bouche, mais Elizabeth ne lui laissa pas le temps de s'exprimer :

— Je me souviens parfaitement de lui avoir demandé, pendant notre nuit de noces, si le fait que je sois devenue la sœur de Wickham changeait ses sentiments à mon égard. Il m'a alors assuré que non. Mais je réalise maintenant que c'était faux. Qu'il m'ait menti délibérément ou pas, le résultat est le même.

— Ma chère Lizzy !

— Non, Jane.

Elizabeth baissa à nouveau les yeux sur le service à thé en porcelaine.

— Son affection pour moi s'est complètement tarie. Je suis très malheureuse à cause de cela. Et vous... vous ne devriez pas être en train de sourire.

Qu'il était humiliant de se sentir si incomprise par sa propre sœur !

— Je souris parce que je suis persuadée que vous allez vous réconcilier avec votre époux. Cela me paraît tellement évident !

— Jane...

Malgré cette mise en garde, son aînée ne se démonta pas :

— Lizzy, je sais de source sûre que M. Darcy s'est battu avec Wickham pour défendre votre honneur, hier au soir.

À cette annonce, Elizabeth s'écroula sur sa chaise. Elle était vidée de toutes ses forces.

— Comment donc ?

— Cela me semble bien peu compatible avec l'indifférence que vous vous obstinez à croire qu'il éprouve pour vous. D'après Charles, le colonel est le seul capable de calmer M. Darcy, dès qu'il s'agit de Wickham. Une fois qu'il l'aura vu à Londres, il vous reviendra plus amoureux que jamais.

Achevant de donner l'impression que tout était réglé, Jane avala une rapide gorgée de thé.

Mais Elizabeth plaça sa main en coupe devant sa bouche. Elle était toujours en pleine déroute et ne pouvait s'empêcher de repenser à Swan House.

— Jane, dit-elle dans un maigre sourire. Avec votre optimisme habituel, vous embellissez une situation désespérée.

Jane reposa sa tasse.

— Je ne le crois pas, Lizzy. Si vous désirez vous réconcilier avec votre époux, allez à sa rencontre dès son retour. Faites le premier pas. Montrez-vous conciliante avec lui. Vous le connaissez suffisamment pour savoir ce qu'il apprécierait le plus, venant de votre part.

Écarlate, Elizabeth repensa à ce que William lui avait promis de lui faire, si jamais elle se rendait dans le jardin des roses blanches.

Était-ce à ce genre d'activité que Jane faisait allusion ?

— Conciliante ? répéta-t-elle. Êtes-vous en train de me conseiller de... ?

Elle fit un geste de la main dont Jane perça le sens avec facilité.

— Non ! En aucune façon, se récria-t-elle.

Elle s’empourpra.

— Vraiment, vous vous trompez.

— Absolument, confirma Elizabeth en hâte.

Elle écarquilla les yeux d’embarras, puis plongea à nouveau le regard dans sa tasse de thé.

À quoi pensait-elle ?

Ce dont William avait besoin, c’était d’une explication à cœur ouvert avec elle. Elle irait donc à sa rencontre dès qu’il rentrerait de Londres, comme le lui recommandait Jane.

Mais oh, comme elle craignait cette confrontation à venir !

Elle savait que leurs positions respectives au sujet de Lydia étaient à jamais irréconciliables. Elle se leva malgré tout et fit des au revoir chaleureux à Jane, tout en pensant au belvédère. De ce promontoire surélevé situé à l’est du domaine, elle pourrait observer la grand-route menant au manoir.

Elle s’y rendrait dès que possible et y attendrait son époux.

Rentrerait-il de Londres dès ce matin ?

Malgré la pluie qui commençait à tomber, elle fit part de son projet au jeune homme qui avait pour mission de la suivre dans tous ses déplacements.

— Bien, Mme Darcy. Je vous accompagnerai jusqu’au belvédère.

— Merci, Anthony.

Elle accepta l’aide qu’il lui offrit pour monter en calèche, puis posa la tête contre le luxueux rembourrage de l’habitacle. Elle s’autorisa alors à se poser la plus inquiétante des questions.

Allait-elle vivre un nouvel Hunsford, au belvédère de Pemberley ?

Si seulement leurs deux caractères n’étaient pas aussi similaires...

Mais ils l’étaient !

Elle savait pertinemment ce que cela signifiait : leur confrontation risquait bel et bien de se transformer en nouvel Hunsford.

C'était ce qu'elle avait craint, avant même de l'épouser.

Mais elle n'avait plus le choix dorénavant. Elle devait partir à sa rencontre.

FIN

OceanofPDF.com

Vous avez aimé *Minuit à Pemberley avec M. Darcy* ? Dans ce cas, laissez-vous tenter par la suite :

[Au belvédère avec M. Darcy...](#)

(Tournez la page pour découvrir le chapitre 1)

En vain a-t-il lutté...

Épisode 5 : Sous le belvédère de Pemberley, une explication des plus houleuse attend Elizabeth avec son cher époux, William...

Elizabeth

Elizabeth distingue au loin la haute silhouette de William qui s'avance lentement vers elle. Malgré la colère qu'elle lit sur son beau visage maculé de pluie, elle l'attend le pied ferme. Dès l'instant où elle a pris le parti de Lydia, son époux est redevenu son pire ennemi. Il ne l'aime plus. Elle en est persuadée. Et rien de ce qu'il pourrait lui dire ne la convaincra du contraire.

Darcy

Fitzwilliam Darcy est toujours furieux contre son épouse. Il n'est pas question qu'il lui déclare une nouvelle fois son amour... À moins qu'elle le pousse à bout. Ce dont il est certain, c'est que Lydia est un sujet de discorde entre eux qui ne s'apaisera pas par quelques baisers. D'un autre côté, ne lui a-t-il pas promis pendant leur nuit de noces de lui faire l'amour passionnément sous le belvédère ?

Extrait de l'épisode 5 : *Au Belvédère avec M. Darcy*

— Elle aurait dû s'en remettre à moi !

La voix du gentleman le plus riche du Derbyshire claqua durement dans la pièce.

Mais Fitzwilliam Darcy ne regretta nullement d'avoir répondu sèchement à son cousin. Il détourna le regard de ce dernier, assis nonchalamment en face de lui.

La salle de billard de Darcy House, Londres, était un lieu de luxe et de beauté qui avait toujours su le calmer. Et si le colonel Fitzwilliam n'avait pas évoqué un sujet qui avait le don de le mettre hors de lui, il aurait pu profiter de sa retraite londonienne favorite.

Mais Philip avait eu l'audace de prendre le parti d'Elizabeth dans l'affaire qui le tourmentait.

Le parti d'Elizabeth !

Alors qu'elle était entièrement en tort, bien évidemment.

William se leva brusquement du splendide fauteuil qu'il occupait. Ce faisant, il n'oublia pas de lancer un regard courroucé à son cousin.

En pure perte.

Peu impressionné par son humeur, Philip poursuivit son argumentaire en faveur d'Elizabeth :

— Darcy, vous avez épousé une jeune lady qui a rempli toute sa vie le rôle du fils que les Bennet n'ont jamais eu. Elle veille depuis toujours sur ses sœurs, car elle a assez de caractère pour assumer ce rôle primordial.

Malgré la justesse de ces propos, Darcy grimaça d'un air dégouté.

Il était aisé pour Philip d'adopter un ton de voix raisonnable. Il n'était pas follement épris d'Elizabeth Darcy. Il n'avait pas non plus failli à sa mission de la protéger.

— Vous attendiez-vous, reprit son cousin, à ce qu’une telle jeune femme se transforme sur commande en une épouse timorée et obéissante ?

Évidemment que c’était ce à quoi il s’attendait !

Il était arrogant.

Il voulait obtenir tout d’elle, même ce qu’elle refusait de lui accorder.

Surtout ce qu’elle refusait de lui accorder.

— Et pourquoi pas ? éclata-t-il. Quel droit avait-elle de se mettre en péril de cette façon ? Elle aurait dû se confier à moi !

Pourquoi s’obstinait-elle à le contrarier ?

Pourquoi avait-elle choisi Lydia plutôt que lui ? Ne l’aimait-elle pas suffisamment pour s’affranchir d’une sœur assez stupide pour épouser Wickham ?

Ses yeux se mirent à étinceler dangereusement.

La veille, son épouse s’était retrouvée seule face à Wickham, sans domestique, ni dame, ni escorte d’aucune sorte. Les conséquences de son imprudence auraient pu être dramatiques. Dans les faits, elle n’avait réchappé au pire des traitements que par le plus grand des hasards. Elle avait aussi reçu un choc terrible, que même l’amour des siens ne saurait lui faire oublier de sitôt.

Tout ça pour aider une sœur qui n’en valait pas la peine !

Malgré son expression orageuse, Philip ne se départit pas de son calme :

— D’après ce que j’ai cru comprendre, Mme Darcy ne s’est pas laissée intimidée par Wickham. Vous pouvez être fier d’elle.

Fier d’elle ?

Alors qu’elle avait agi contre son propre intérêt ?

William tança sévèrement son cousin :

— Ne minimisez pas la situation, Philip.

— Ce n’était pas mon intention, Darcy.

En signe de paix, il leva les bras au ciel.

— Peut-être que Mme Darcy se serait confiée à vous si vous aviez été plus ouvert avec elle. Mais il y a tellement de haine et de rage entre vous et Wickham...

William détourna le regard, les mâchoires crispées.

— ... que Mme Darcy a dû se sentir obligée de saisir elle-même le problème à bras le corps. Pour vous épargner, Darcy. Avouez que vous ne l'avez pas beaucoup encouragée à parler de Mme Wickham devant vous.

Et pour cause !

Il avait toujours su que Mme Wickham causerait du tort à Elizabeth. Il ne s'était d'ailleurs pas trompé. C'était à cause de cette jeune lady qu'Elizabeth avait pris autant de risques.

Si seulement Elizabeth l'avait écouté !

Les bleus qu'il avait discernés sur son bras la veille lui revinrent douloureusement en mémoire. *Comment une telle chose avait-elle pu se produire ?*

Il avait ressenti une telle rage en les voyant qu'il avait été dans l'incapacité de réfléchir. Il lui avait fallu sortir pour punir le coupable. Personne ne touchait Elizabeth.

Personne.

Le besoin de la défendre était trop puissant pour être réfréné. Il était donc parti à la poursuite de Wickham.

La satisfaction qu'il avait ressenti en écrasant son poing contre le visage flasque de Wickham avait été libératrice. Le brouillard noir de rage dans lequel il s'était enfoncé s'était levé. Il avait pourtant continué à frapper sa victime. Encore et encore. Si Bingley ne l'avait pas arrêté, il aurait tué Wickham.

— Assez ! avait hurlé Bingley. Il n'en vaut pas la peine.

Il n'en vaut pas la peine !

C'était la pure vérité. Mais pour Elizabeth, il était capable de tout.

William avait jeté un dernier regard derrière lui : Wickham était allongé sur le sol de la taverne où il l'avait trouvé. Il était couvert de sang et

inconscient. Le message avait été clair.

Approchez-vous d'elle encore une fois et je vous tue.

Après cela, il avait laissé Bingley le ramener à Pemberley. Cependant, il lui avait été impossible de recouvrer ses esprits. Dans l'espoir de se calmer, il était parti pour Londres.

Mais même maintenant, il ne pouvait s'ôter de l'esprit l'image de son épouse, telle qu'elle était apparue devant lui dans le salon de Pemberley, frêle et magnifique. Il était manifeste qu'elle souffrait encore du contrecoup de son agression et cela lui était intolérable.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras pour la réconforter, mais il en avait été incapable.

Il était trop furieux contre elle.

Il fulmina :

— Jamais je ne pardonnerai à M. Bennet. C'est lui qui a appris à Elizabeth à être aussi indépendante. Dorénavant, où qu'elle aille, Anthony la suit.

— Le jeune valet de pied ? Il a l'air particulièrement dévoué, Darcy.

— Il l'a sauvée. Et je lui en serai éternellement reconnaissant. Cependant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il a rempli mon rôle à ma place. J'ai donc failli à mon devoir en n'étant pas celui qui l'a sauvée.

William s'effondra comme une masse dans son fauteuil. Le fond du problème était d'une clarté limpide : il s'en voulait de ne pas avoir été là pour elle.

Philip s'amusa de l'expression qui s'afficha sur son visage troublé, ce qui n'arrangea pas son humeur :

— Mais peut-être que Mme Darcy ne le sait pas, cela...

— Quoi donc ?

— Que vous l'aimez, Darcy.

Heurté par cette attaque injustifiée, William se releva d'un bond. Il toisa du regard son insolent cousin.

— Croyez-vous vraiment, cracha-t-il, qu'Elizabeth soit le genre de lady susceptible de vous épouser, si vous ne prenez pas la peine, au préalable, de

lui avouer que vous êtes totalement et irrévocablement en son pouvoir ?

Il lui était intolérable que son cousin se méprenne sur la nature noble d'Elizabeth.

— Calmez-vous, Darcy. Je n'ai pas insulté Mme Darcy. Je dis simplement que peut-être, le moment est venu de lui révéler... Comment avez-vous tourné cela ?

Les yeux de Philip se mirent à pétiller.

— « Que vous êtes totalement et irrévocablement en son pouvoir ? ».

William renifla d'un air méprisant.

Était-ce là le conseil de Philip ? Déclarer son amour à Elizabeth dans l'espoir de se réconcilier avec elle ?

Quelle idée saugrenue !

Il n'en avait aucune intention.

D'un autre côté, son cousin l'avait percé à jour : Elizabeth avait beau être une épouse indisciplinée, elle lui manquait terriblement.

Il se renfroga encore plus, avant de soupirer...

Il était peut-être temps pour lui de rentrer à Pemberley.

Envie de lire la suite ? Rien de plus facile ! Pour cela, il vous suffit de cliquer [ICI](#).

OceanofPDF.com

Le mot de la fin sur *Minuit à Pemberley*

Nous voilà arrivées à la fin de l'épisode 4. Vous ne le savez peut-être pas, mais l'épisode 5 a été conçu pour être l'apothéose des quatre autres.

Après tout, William et Lizzy n'ont pas encore eu de véritable explication depuis que Lydia et M. Wickham ont fait leur grand retour dans leurs vies.

Et Lizzy a parfaitement raison : un nouvel Hunsford va bien avoir lieu au belvédère.

Déjà par le passé, William et Lizzy se sont affrontés avec virulence à propos de Jane et de Wickham.

Au belvédère, des sujets de discorde vont donc être abordés :

- Swan House, par exemple : quelle explication William pourra-t-il bien lui fournir à ce sujet ?
- Lydia : William ne souhaite pas lui offrir son aide pour échapper à Wickham. Chose que Lizzy ne peut pas tolérer. Pour elle, Lydia reste une priorité (même si elle est écervelée !).

Avons-nous là tous les ingrédients nécessaires pour qu'une dispute cataclysmique ait lieu ?

Je le pense. Je le pense vraiment.

Mais vous n'êtes pas non plus à l'abri d'un gros cliffhanger à la fin de l'épisode 5 ! (Je préfère vous prévenir.)

Rassurez-vous malgré tout : Darcy, même au plus fort de la tempête, aimera toujours Elizabeth.

Pour conclure, tout ne sera pas résolu à la fin de l'épisode 5 (d'autres épisodes sont en cours d'écriture !). D'ailleurs, plusieurs mystères subsistent encore :

- « Miss Bingley m'aurait fait une bien meilleure épouse que vous ! » : cette phrase mérite explication, n'est-ce pas ? Darcy en a-t-il une susceptible de satisfaire Elizabeth ?

- Aime-t-il vraiment Elizabeth, contre vents et marées ? Et si oui, comment compte-t-il le prouver ?

C'est à voir dans l'épisode 5 d'*Orgueil et Pemberley* : *Au belvédère avec M. Darcy* !

Estelle,

Le 22 août 2022

OceanofPDF.com

Chers fans d'*Orgueil et Préjugés*

Une dernière chose avant que j'oublie (je suis tête en l'air !) :

Je remercie d'avance toutes les lectrices qui prendront le temps de laisser un commentaire sur la page Amazon de *Minuit à Pemberley avec M. Darcy*. C'est une aide inestimable de votre part, car cela permet de faire découvrir mon univers à de nouvelles lectrices.

Du coup : merci, merci, merci ! Votre enthousiasme n'a pas de prix. Cliquez [ICI](#) pour laisser un commentaire Amazon.

OceanofPDF.com

À propos de l'auteure

Pour visiter la page Facebook d'Estelle : c'est par [ICI](#).

Vous allez souvent sur Instagram ? Cliquez [ICI](#) pour découvrir mon compte, où je parle souvent de M. Darcy.

Visitez mon site web, ça vous dit ? Cliquez [ICI](#).

Vous voulez m'envoyer un petit mot ? Dans ce cas, voici mon adresse mail :

Je vous répondrai avec joie, car j'adore discuter avec mes lecteurs !

Et si vous deveniez une de mes lectrices VIP ?

- En cadeau de bienvenue, je vous offre deux lettres qu'Elizabeth a écrites à sa sœur Jane juste après son mariage. Cliquez [ICI](#) pour les obtenir.

Plus de détails sur ces lettres : ces missives ont été écrites par Elizabeth Darcy un mois après son mariage avec Fitzwilliam. Elizabeth vous donnera ses premières impressions sur son doux mari ! Ces deux lettres sont adressées à Mme Jane Bingley. C'est [ICI](#) pour les obtenir.

- En plus, toutes mes lectrices VIP recevront gratuitement dans leur boîte mail le Prequel *Enfermée dans la verrière avec M. Darcy*, dès sa sortie, prévue pour le 31 août 2022. [Abonnez-vous à ma newsletter](#) sans attendre pour être sûre de le recevoir !

OceanofPDF.com

Estelle Bana ? Je connais pas. C'est qui ?!

Estelle Bana adore la romance historique. Elle adore aussi Darcy. Un jour, elle a donc décidé d'écrire une suite à *Orgueil et Préjugés*. Cette suite s'intitule *Orgueil et Pemberley* et comporte 6 épisodes :

Épisode 1 : Mariage avec M. Darcy. (Disponible sur Amazon).

Épisode 2 : Nuit de Noces avec M. Darcy. (Disponible sur Amazon).

Épisode 3 : Lendemain de Noces avec M. Darcy. (Disponible sur Amazon).

Épisode 4 : Minuit à Pemberley avec M. Darcy. (Disponible sur Amazon).

Épisode 5 : Au Belvédère avec M. Darcy.

Prequel : Enfermée dans la verrière avec M. Darcy. (Disponible sur Amazon).

Ne partez pas sans votre Prequel gratuit ! ;)

Enfermée dans la verrière avec M. Darcy est le prequel d'Orgueil et Pemberley. Pour l'obtenir gratuitement, rien de plus simple : cliquez [ICI](#). Vous recevrez le fichier directement dans votre boîte mail.

Pour être sûre de le recevoir, abonnez-vous dès maintenant à ma newsletter !

OceanofPDF.com

Autres Romances d'Estelle Bana

- *Enfermée dans la verrière avec M. Darcy*
- *Mariage avec M. Darcy*
- *Nuit de Noces avec M. Darcy*
- *Lendemain de Noces avec M. Darcy*

OceanofPDF.com

Enfermée dans la verrière avec M. Darcy

En vain a-t-il lutté...

Épisode 0.5 : Elizabeth Bennet vient de rompre avec M. Darcy. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne s'attend pas à ce qu'il la rejoigne à Londres, dans la maison de son **oncle Gardiner, pour la demander **une troisième fois en mariage...****

Dans ce prequel d'*Orgueil et Pemberley*, quel n'est pas l'émoi d'Elizabeth quand, après une promenade dans Gracechurch Street, la petite servante lui annonce que M. Darcy l'attend dans le bureau de M. Gardiner ! Une semaine plus tôt, elle a rompu avec lui sur un coup de tête. Elle qui était absolument certaine de ne jamais plus le revoir n'a pourtant pas le choix : elle doit le rejoindre. Bien entendu, il est absolument inconcevable qu'il s'apprête à lui demander sa main une troisième fois... n'est-ce pas ? Il n'oserait pas, se rassure-t-elle. Il est tellement arrogant...

Présentation d'*Orgueil et Pemberley*, une suite d'*Orgueil et Préjugés* en 6 épisodes :

À Hunsford, Elizabeth Bennet a refusé sa demande en mariage insultante. L'odieux M. Darcy était bien trop arrogant pour qu'elle accepte de devenir son épouse !

Mais maintenant qu'elle est amoureuse de lui, impossible de se refuser à lui. De toute évidence, il n'est plus le William froid d'Hunsford. Elle en est persuadée – même si dans le secret de son cœur, elle s'interroge : pourrait-il

le redevenir ? Quand les évènements conspireront une nouvelle fois à les séparer, choisira-t-il l'orgueil plutôt que l'amour ?

Découvrez dès maintenant la nouvelle vie mouvementée d'Elizabeth Bennet Darcy à Pemberley...

OceanofPDF.com